

7

Son regard n'arrivait pas à quitter la fenêtre. Il ne contemplait rien et pourtant il regardait tout.

Depuis le matin, il n'avait pensé à rien d'autre que ce carré de lumière ouvert sur le monde. Tout lui semblait simple lorsqu'il regardait par cette ouverture. Il aurait pu être un gardien de phare qui attend l'arrivée d'un bateau.

Ses doigts se contractèrent légèrement et ses ongles griffèrent le bois de merisier de son bureau. Quel magnifique sens donner à sa vie que celui d'empêcher les navires de s'échouer. Il aurait pris soin chaque jour d'entretenir la lentille. Gravier chacune des marches aurait ce goût de victoire. Pas celui de l'homme sur sa nature. Non. Par sa simple action sur un levier, il commanderait à celle-là et lui imposerait sa vision du monde. Fier de son emprise et de son courroux, il sortirait sur sa galerie et planterait son regard dans l'océan prêt à relever le défi que Mère Nature lui lancerait.

La double porte s'ouvrit sur une autre absence. Il glissa le long de l'escalier imaginaire et emprunta sa barque. Accostant sur l'embarcadère de son bureau, il attendit que le vide se remplisse. Une petite femme se faufila et heurta la porte avec le plateau qu'elle portait. Le bruit le fit se lever et il se dirigea vers la porte. La servante s'arrêta net. Il ouvrit la porte en grand, nettoya la trace argentée à l'aide de son pouce sur le battant. Il fit signe à la femme d'avancer.

A pas feutrés, elle s'approcha du bureau. Sa tunique rose flottait sur son corps frêle et livide. Ses jambes, qui dépassaient du bout de tissu délavé, étaient parcourues de veines bleues, pareilles aux nervures d'un marbre blanc. Sa fragilité s'affichait sur elle au point que la moindre houle l'aurait fait culbuter tête par-dessus ses ballerines. Elle posa le plateau sur le bureau et baissa les yeux immédiatement. Fixant le tapis, elle voulut sortir de la pièce. Ses yeux se posèrent sur les pieds du gardien de phare. Elle s'arrêta de nouveau. Son menton s'enfonça un peu lorsque l'homme le lui saisit et lui releva la tête.

—Vous êtes nouvelle?

La trop jeune femme sombra un peu. Elle se ressaisit.

—Vous ne connaissez pas encore mes habitudes?

Elle ne pouvait plus le quitter des yeux.

—Je ne mange jamais à mon bureau. Toujours sur le balcon.

Son cœur avait pris le rythme de ses paroles.

—Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il neige... Sur le balcon et à jamais le balcon.

Ses yeux glissèrent vers le bureau. La servante aurait voulu se défaire de l'emprise de cet homme pour aller récupérer le plateau, mais il continuait à la tenir par le menton.

—Pour cette fois, je mangerai sur le bureau.

Il lâcha le menton de la jeune femme et retourna s'asseoir.

Elisa baissa les yeux, sourit, croisa ses mains sur son ventre qui continuait de vibrer et quitta la pièce. Les basses de cet homme étaient définitivement ancrées en elle.

Après son repas, il passa dans son appartement privé et s'habilla. Il aimait bien traîner en banyan jusqu'au début de l'après-midi. Le matin, il n'avait pas grand chose à faire alors, il

aimait rester dans son bureau dans un habit simple. Après avoir déjeuné, il savait qu'il arrivait que des personnes lui rendent visite ou qu'il doive rendre visite à des personnes alors il passait dans ses appartements et il enfilait son costume uniformément rouge.

Cette après-midi là, il devait recevoir le chef de la Douma pour évoquer son discours sur l'état général de l'Empire. Alors il s'installa à son bureau, ouvrit le seul et unique tiroir occupé, extirpa une feuille blanche et un porte-plume noir. Plusieurs fois, il s'était dit qu'il devrait remplir ce bureau, mais il avait toujours fini par abandonner, il ne savait pas quel dossier y mettre.

Une fois décapuchonné, il posa la pointe sur le papier et leva les yeux pour regarder devant lui. Une cheminée impériale qui avait été sculptée dans un unique bloc de marbre noir, semblait être écrasée par l'imposant portrait de lui-même en tenue de sacre. De chaque côté, de plus petits portraits de personnes dont il avait croisé la route. Celui de gauche représentait un homme coiffé d'une mitre, les bras croisés sur son poitrail tenant dans une main un croissant et une étoile et dans l'autre des tables de pierre. Sur celui de droite une femme avançait vers lui portant, comme un cadavre de supplicié, une balance, un faisceau et un parchemin scellé.

De l'autre côté de son bureau, il n'y avait pas de fauteuil où les invités auraient pu s'installer. Il savait pertinemment que le peu de gens qui venaient le voir ne restait pas assez longtemps pour s'installer et ceux qui auraient eu envie de le faire n'y étaient pas invités. Le reste de la pièce n'avait que peu d'importance à ses yeux. Les plantes qui s'épanouissaient dans la pénombre. Les guéridons marquetés portant des lampes à étouffoir ou des lampes à

colonnes. Le tapis byzantin devant le foyer toujours éteint. Les boiseries et les moulures. Tout cela avait perdu de sa saveur.

Son porte-plume esquissa un léger mouvement. L'encre émergea à la pointe et la lente capillarité se mit à agir pour alimenter les écrits de l'Empereur. Il était prêt à courir sur le papier pendant des heures. Il aurait suivi chacun des mouvements de ses doigts impériaux qui lui dictaient des consonnes et des voyelles, formant de mots si précieux que chacun des membres de l'assemblée se serait, pendant des jours entiers, préparé pour les écouter. Les phrases auraient tendrement coulé de sa noble pointe pour offrir au monde les délicats commandements. Les ciselés arrêtés. Les menues évocations des bas fonds de l'Empire. Les raffinées analyses sur l'état des ressources. Les ardues maintiens d'un ordre fonctionnel et séculaire. Peu lui importait ce que cette main allait couler sur le papier, le corps, la pointe, l'encre étaient prêts.

L'Empereur, satisfait de lui-même, capuchonna la plume et la jeta dans le tiroir resté ouvert. Il prit le papier et le leva devant ses yeux. Il imaginait déjà chacun des membres de l'assemblée qui le fixait et l'écoutait. Il y aurait le grand chambellan qui, comme à son habitude, aurait cet air soumis et contrit, coincé dans son habit brodé de fil d'or. L'aboyeur, la main posée sur son épée de cérémonie, aurait hurlé son nom, comme s'il était encore nécessaire de l'annoncer. Le Chancelier porterait fièrement les actes et les paroles de l'Empereur, agitant sa tête pour le marquer, retirant son bicornes pour l'occasion. Le Maître des Doléances arriverait les mains vides comme à chaque fois, mais pas les poches. Le Questeur aurait, pour la forme, sous le bras, ses livres de comptes reliés d'or. L'Orateur lui aurait laissé son siège qui ne lui servait qu'à y poser son séant supportant un corps encore digérant le repas de la veille. Et enfin le luxueux corps doré

législatif, masse informe devant ses yeux, ne serait là que pour valider son discours déjà enregistré et archivé auprès d'un Greffier arborant une tablette recouverte d'or.

L'Empereur plia le papier en deux et le laissa tomber. Cette feuille blanche resterait seule dans cette corbeille.

Son regard se posa à nouveau sur le carré de lumière ouvert sur ce monde qu'il dominait depuis si longtemps.

8

La première nuit, Liana ne put fermer l'œil. Le bruit du métal grinçant de la porte qui s'était refermée sur son ancienne vie, se répétait sans fin. Des pleurs étouffés par les draps lui provenaient des lits voisins. Des battements de cœur résonnaient sans savoir quel rythme adopter. Les ombres des gardiens, patrouillant entre les lits, lui masquant, par intermittence, les lumières vertes au-dessus des portes.

Dans son ancienne vie, elle aurait posé sa tête sur l'oreiller et sa petite innocence se serait mise en pause le temps que son corps se repose. Son imagination lui aurait offert des rêves colorés et d'un fantastique éblouissant.

A cet instant précis, elle avait la tête posée sur un oreiller horriblement dur et les yeux grands ouverts qui fixaient le lit au-dessus d'elle. On l'avait posé là et des lits avaient été attribués. On leur avait dit qu'ils ne devaient pas s'habituer à leur lit, que le lendemain On leur attribuerait une autre place. On leur avait dit que demain matin, On les réveillerait à 6h, heure normale dans le camp. On ne leur avait pas dit ce qu'était le camp. On leur avait dit que dès qu'ils seraient levés, On leur demanderait de prendre leurs vêtements et d'aller dans la douche commune. On leur demanderait de se laver et de s'habiller. On les emmènerait prendre leur déjeuner et On leur dirait ce qu'ils allaient faire. On patrouillerait entre les lits

pendant la nuit. On ne tolérerait aucune rébellion. On serait intransigeant, mot qu'elle n'avait pas compris.

Dans tout ce qui venait de se passer, la seule chose qui lui était évidente, On ne lui permettrait plus de revoir sa mare.

Son esprit venait de trouver un point concret auquel s'accrocher. Sombrant, elle s'imagina s'approcher de son océan. Chacun de ses pas était si léger, si fluide. Même lorsqu'elle s'assit sur la grève, elle avait la légèreté de l'écume. Ça y est, elle y était, ses pieds trempaient dans l'eau et elle sentait le froid lui rendre sa conscience. Son regard plongeait dans l'eau claire et elle n'y voyait pas d'avenir, juste un présent simple qui lui permettait de fuir la réalité. Ses pensées s'apaisaient, pareilles à la surface de sa mare après le passage du vent. Son corps, à l'idée d'être plongé dans la mare, était plus léger. Liana, si petite dans ce lit immense, semblait suspendue en apesanteur entre des draps gris et rêches.

On patrouillait près des lits. On avait les yeux qui voyaient tout. On ressentait la peur. On entendait les pleurs. On touchait les tremblements. On mesurait les respirations. On calquait ses pas sur les battements de cœur. On pénétrait sous les draps et épousait les soubresauts des corps. On posait sa main sur la tête et violait les esprits pour admirer son propre pouvoir.

S'arrêtant devant le lit de Liana, On ne sentit rien.

Le costume gris de la femme marqua un pli. Elle tourna la tête vers Liana. Elle attrapa la couverture. Elle tira violemment dessus. La lumière s'alluma dans tout le hangar. Les autres enfants s'éveillèrent en même temps. Tous les

autres On se tournèrent vers celle qui avait perturbé leur marche immuable. La femme attrapa le poignet de Liana. Elle la souleva. La porta à bout de bras jusqu'à une estrade que Liana n'avait pas vue.

Une roue. C'est tout ce qui se trouvait là. La femme attacha Liana sur la roue et lui donna de l'élan. Pour elle, c'était comme de lancer le manège pour faire rire les enfants. La tête de Liana perdit pied. Les sangles, qui lui saignaient les poignets et les chevilles, étaient ses seuls points d'ancrage dans un monde qui n'était plus capable de choisir entre l'envers et l'endroit.

A peine la roue lancée, une pluie glaciale s'abattit sur Liana. La femme tenait une lance à incendie et arrosait généreusement l'enfant. Pour elle, c'était arroser de la mauvaise graine pour la faire pousser. Pour le camp, la structure et les ordres étaient la structure et les ordres.

Après un temps déterminé par la rotation de la roue, la femme au costume gris, détacha l'enfant et la reconduisit dans un lit.

Liana se recroquevilla sous le drap. On reprit ses patrouilles. On obligea les enfants à s'allonger. On éteignit la lumière. On retrouva son calme.

Liana blottie sous ses draps, laissait la transparence lui infuser le noir de la pièce. L'eau imprégnait ses draps et la glaçait encore plus. Tremblante, suffocante, elle ne pleurait pas, elle n'avait plus assez d'énergie. Son esprit s'accrochait à la digue et tentait de ne pas sombrer ni d'un côté, ni de l'autre. Cette atmosphère moite et glacée était comme un cocon. Elle respirait l'air filtré par un tissu mouillé. Ses vêtements épousaient sa peau et suivaient chacun de ses mouvements. L'image de On, la femme, l'estrade, la roue, l'eau s'effaçait pour laisser place au sombre, au vide. Le temps d'un instant

devenir une enveloppe qui continuerait de vivre. Un sommeil d'épuisement où elle sombrerait et laisserait la saveur givrée pénétrer tout son être pour finir par devenir le froid lui-même. Liana s'endormit cachée sous les draps.

La lumière s'alluma à 6h précise. Les enfants habitués à ce réveil, se levèrent et se dirigèrent vers la douche commune. Les enfants de la veille ne bougèrent pas. Leur instinct infantile les poussait à suivre leur camarade. Leur nouvelle sidération les paralysait dans leur lit.

Les costumes gris s'agitèrent autour de leur lit pour leur donner la motivation de se lever, et chacun des traînants attrapa ses vêtements et suivit son colégionnaire de douche.

Liana suivait une petite fille qu'elle avait entraperçue la veille et qu'elle considérait proche d'elle parce qu'elle avait les cheveux de sa mère. Couleur rouille et lisse. Ce petit détail insignifiant dans cet océan d'imprévisibilité, la rassurait et lui offrait un point de repère. Avançant vers le fond du hangar, elle ne quittait pas la masse rousse qui ondulait devant elle. Le mouvement hypnotique de cheveux lui masquait le gris des murs, le fer des lits, les portes de métal qui la séparaient des douches.

On lui attrapa le bras et la jeta dans un coin de la pièce. Vide d'un souvenir qui lui aurait permis d'agir, Liana resta à fixer le bouton gris enfoncé dans le mur. Ces légers contours arrondis et polis par toutes les mains qui l'avaient pressé. Ces traces blanches aux formes longues et minces. Ce petit rond bleu au milieu.

— Tu attends quoi?

On venait de la rejoindre à nouveau et la fixait dans l'attente d'une action de sa part.

— Tu ne vois pas que les autres ont déjà fini?

On tendait la main vers les autres enfants. Certains avaient déjà passé leurs vêtements gris et quittaient les douches. D'autres étaient nus, de l'eau perlait sur leur peau blanche et s'essuyaient. Encore d'autres, nus aussi, avaient de l'eau qui ruisselait sur eux venu du plafond. Les derniers étaient comme elle habillés et hébétés.

Liana leva les yeux et un pommeau de douche la regardait de son œil unique. On leva la main. On la saisit. On la força à se déshabiller. On la jeta sous le cyclope. On appuya sur le bouton du mur. On fit tomber une pluie glacée sur elle.

Liana, saisit par l'eau, resta sans bouger. L'eau s'arrêta tout seule. Elle prit la serviette grise accrochée à côté du bouton, s'essuya et enfila ses vêtements. Comme une automate, elle sortit des douches communes et suivit les autres.

La file des enfants quitta le hangar et traversa une cour vide et herbeuse pour se rendre dans un autre hangar. Le soleil venait, lui aussi, de se lever, et ses rayons inondaient le visage de Liana. Elle aurait voulu s'arrêter et profiter de la chaleur qui réchauffait sa peau, mais le souvenir de la roue lui fit poser le pied sur la trace de pas suivante. Un à un les enfants retinrent la porte battante et s'alignèrent le long du mur. Des tables immenses se répandaient partout dans la pièce. On leur attribua une place et le petit-déjeuner se passa en silence.

Liana, depuis toute petite, était habituée au silence lors des repas. Mais celui-là avait un poids bien plus lourd. Le raclement des cuillères au fond des bols en métal pour récupérer la moindre trace du gruau insipide. Le frottement des vêtements trop grands sur des corps trop maigres. Les toussotements étouffés pour ne pas se faire remarquer. Le bruit de la déglutition rendu difficile par des gorges sèches.

Les reniflements ravalés pour retenir des larmes. L'immobilité de la résignation des anciens. Les claquements de fouet du métal qui se dilate. Le crissement de la graisse huilant les vis. Le chant cathédrale, qui s'étalait au-dessus des enfants, remplissait le vide ferreux. Le chuintement du vent entre les tôles d'acier ramenant la lamentation givrée de la nuit. Le claquement d'un pied trop court au coin d'une table. La plainte des bancs sous des fesses plates. Le frottement des mains terrorisées. Le bruit des bottes des costumes gris qui s'impatientsaient entre les tables.

Tout cela habitait le hangar et lui donnait une vie fantomatique.

Un sifflement strident se fit entendre et toutes les petites têtes se tournèrent vers l'entrée du hangar. Un homme se tenait juste à côté d'un immense rectangle noir et il porta un objet long et noir, lui aussi, près de sa bouche.

9

Ce matin-là, Sahayak s'était levé de bonne humeur. La veille, il était rentré et avait dîné dans son costume sale. Personne ne lui avait fait de remarques. Les plats s'étaient enchaînés et il avait mangé plus que de raison.

En regagnant sa chambre, il avait fait un détour par la salle de bain. Le miroir lui avait renvoyé une image qu'il n'avait pas regardée. Le froid du carrelage lui avait glacé les pieds lorsqu'il avait retiré ses chaussures et qu'il les avait glissées sous le meuble, en sachant qu'il les retrouverait à l'entrée de sa chambre le lendemain matin. Son corps s'était dévoilé pudiquement et il avait poussé ses vêtements près de ses chaussures. Nu et droit, il passa sa main sur son estomac qui ressortait de son ventre. Pouvoir caresser cette mécanique interne lui était toujours d'un dégoût total. Ses mains tenaient entre elles le gras et le sang qui l'entourait. Elles raffermisaient leur prise et la libéraient pour ne pas l'écraser. Sahayak s'accroupit près des toilettes. Il était temps pour lui de se libérer de ce dégoût.

Au début, ses doigts caressèrent les plis à peine entrouverts. Par de petits mouvements circulaires pénétrèrent la cavité et plongèrent au plus profond. Atteignant la glotte, ils se courbèrent pour insuffler le reflux. Son estomac se contracta et se vida dans les toilettes.

Sahayak se releva en caressant un organe qui avait repris sa juste place et se regarda comme pour la première fois dans le miroir. Le brun de sa peau lui faisait toujours des frissons. Il caressa les rondeurs de ses fesses et remonta ses hanches, son ventre, son torse et son cou. Sa main s'arrêta sur sa pomme d'Adam et commença à serrer. Sa trachée se ferma ne laissant passer qu'un filet d'air sifflant. Il relâcha son emprise et sa main remonta le long de son visage. La tendresse de sa joue rebondit sous l'impulsion d'une main un peu trop dure, cela le fit sourire. Un staccato effaça ce rictus, il passa sa main dans ses cheveux pour les ramener en arrière et dans un dernier dégoût, il quitta son image des yeux et monta dans la baignoire.

Cette nuit-là, il dormit du sommeil des justes et des bienheureux.

Ce matin-là, Sahayak s'était levé de bonne humeur. Il prit son petit-déjeuner après s'être habillé. Son costume rouge au liseré d'or l'attendait sur le serviteur muet et son valet l'aida à l'enfiler avant de lui lacer les chaussures. Une assiette était posée sur la table de la salle à manger. Un œuf au plat parfaitement rond, une tranche de pain coupé en biseau, un morceau d'ananas, une tranche de saumon et deux rondelles de citron plus tard, il quittait ses appartements.

Ce matin-là, Sahayak s'était levé de bonne humeur. Il traversa l'immense cour vide. Il avait presque envie de sautiller sur place. Exprimer sa joie l'aurait rendu encore plus heureux.

Ce matin-là, Sahayak s'était levé de bonne humeur. Il poussa la porte en métal qu'il venait d'atteindre et saisit le micro qu'on lui tendait.

Ce matin-là, Sahayak s'était levé de bonne humeur et rien ne pouvait gâcher sa journée.

10

— Mes tendres petits bouts, vous voilà à nouveau réunis pour pointer vers moi vos pavillons noircis. Une nouvelle journée commence et avec elle son lot de soleil, de chaleur, de sueur, de gras dégoulinant de vos pores, de sang peut-être. Je sais que certains d'entre vous sont rodés à ces petits plaisirs, mais réjouissez-vous de voir les autres découvrir la chance de se retrouver dans mon camp de rééducation. À ces nouvelles méninges que nous allons vider jour après jour. À ces enveloppes que nous allons restructurer par des exercices, tous imaginés par moi dans ma salle de bain. À ces avenir que je vous ouvre par ma volonté organique. Soyez fiers de devenir les véhicules de ma destinée. Nous allons encore aujourd'hui, me permettre de maintenir ma place de plus grand Rééducateur de l'Empire. Je me félicite de votre engagement auprès de moi et soyez sûrs que je me soucie de chacun d'entre vous comme je me soucie de moi-même. Chaque soir, je m'endors en pensant à chacun d'entre vous, à tous vos yeux globuleux me regardant, à vos faces apathiques. Et ça me rend fier. Fier d'être là pour vous rendre meilleurs que ce que Mère Nature a fait de vous. Fier de ce que vous allez accomplir plus tard pour l'Empire et ça grâce à moi. Assez parlé de vous, un peu de place pour moi. Votre monde ne tourne pas seul, il est entre mes mains et je le façonne, je le pétris, je le malaxe, je le lave et le purifie.

Acceptez l'air que je vous octroie. Acceptez ce gruaau salvateur qui sculpte vos muscles. Portez fièrement les couleurs grises, symbole de votre dévotion. Courbez vos corps pour entrer dans le moule Impérial. Repliez vos esprits pour laisser place aux pensées hégémoniques. Allez, je vous laisse entre les mains des meilleurs instructeurs de l'Empire, c'est moi qui les ai formés.